

La traite des fous

Bruno Jetté



Chapitre I

-T'as tout calculé ça?

Jean: C'est facile... quand t'es arrivé, j'avais onze ans, pis j'vas avoir trente-six dans huit jours. On est samedi, le 14 août 2004. Samedi prochain, ça va être ma fête. Tu vas-tu me faire un cadeau?

-C'est sûr que je vais te faire un cadeau, mais si tu veux m'en faire un, va te coucher tout de suite et ne dérange pas le personnel de nuit. Demain, je veux lire dans le cahier de communication: «Jean a passé une très bonne nuit ».

Jean: Oh! j'vas me coucher pis je pose plus de question, c'est-tu correct? Demain, tu vas être content de moi si je dérange pas le monde de nuit? J'm'en vas me coucher tout suite, pis demain tu vas me donner mon cadeau?

-J'en ai assez, un seul mot pis t'auras même pas de fête.

Jean est aussitôt retourné à sa chambre. Le personnel de nuit est arrivé en retard. J'ai essayé de parler calmement sans lever le ton, mais il m'était très difficile de garder mon calme. Chez moi, la ponctualité tient une place prédominante. Le retard des gens de nuit a pour effet d'accroître le stress de la journée et de provoquer une réaction semblable à un combat intérieur. Quand j'ai quitté mon travail, j'avais le cœur serré. Je n'arrivais pas à être complètement libre. Ceux qui savent ce qu'est l'institution me comprendront.

Le samedi matin a été marqué par un record de chaleur, 33.9⁰ C. En entrant dans le groupe, Henriette était debout sur le rebord de la fenêtre et disait, comme toujours:

-POUL POPOUL POUL POPOUL POUL, manger, manger, manger, manger, POUL POPOUL manger, manger, manger, POUL POPOUL.

-Henriette arrête de répéter, le déjeuner s'en vient.

-Déjeuner, poul popoul déjeuner poul, manger, popoul, déjeuner...

-Henriette, descends de là. Assis-toi à table et attends ton déjeuner.

Puis Jean entra à son tour dans la cuisine:

-Pourquoi y faut s'asseoir pour manger? me demanda-t-il. On va-tu mourir si on mange jamais?

Henriette continuait toujours son « Poul Popoul » lorsque Réal joignit le groupe. Il faisait des signes avec ses mains.

Jean: Pourquoi Réal y'é sourd, c'est-tu parce que y entend pas? Les sourds y meurent-tu?

-Arrête ça! Assis-toi à table et attends comme les autres.

Pendant le déjeuner, un nouveau patient est arrivé dans le groupe, accompagné de deux agents de sécurité. Il s'appelait Yvon. J'ai toujours été déconcerté quand un nouveau patient arrivait dans le groupe, peu importe le moment. Chaque fois, il m'aurait semblé normal d'en être avisé au moins deux jours à l'avance. De toute façon, y'avait-il un moment idéal pour intégrer un nouveau patient?

À première vue, Yvon paraissait calme et décontracté. Les muscles de son visage étaient relâchés. Son regard était paisible et puissant. On aurait dit qu'il scrutait tous les autres patients d'un seul coup d'œil sans vraiment se soucier de ce que disaient les agents de sécurité. Un léger tremblement de sa lèvre supérieure trahissait cependant sa nervosité. Je lui ai indiqué la place qu'il occuperait à la table. Quand il passa devant moi, je remarquai jusqu'à quel point il était musclé.

Habituellement, un nouveau patient devait effectuer un séjour plus ou moins prolongé aux soins intensifs avant d'être admis au sein d'un groupe. Yvon n'y avait passé qu'une seule nuit et, faute de place, nous dûmes l'intégrer tout de suite. Cette pratique n'était pas conforme, mais en ce qui me concernait, je faisais mon travail et demandais à chacun d'en faire autant. J'eus un frisson dans le dos lorsqu'Yvon demanda à un agent de sécurité ce que ce dernier allait faire s'il lui donnait un coup de pied au visage. Ce qu'un agent de sécurité était prêt à accepter ne correspondait pas forcément à ce qu'un éducateur pouvait, lui, accepter. Si j'avais laissé Yvon menacer de façon plus ou moins précise qui que se soit, c'aurait été une erreur. Il était temps de mettre au point mon propre système de gestion. L'espace physique ne nous permettait pas, aux agents de sécurité et à moi, de l'immobiliser sans risquer de blesser les autres patients. S'étant protégé avec la table, tout en

étant adossé à un mur, Yvon avait toute la latitude voulue pour nous lancer à la tête les objets qu'il trouvait.

-Écoute, Yvon, ici on ne menace personne...

Avant même que je puisse terminer ma phrase, il me regardait droit dans les yeux avant de s'arracher tous les ongles de la main gauche. Second frisson dans le dos. Les automutilateurs ont le pouvoir de créer un climat qui se heurte à nos traditions culturelles et idéologiques. Il me fallait réagir, et vite.

- Premièrement, mettre tous les autres bénéficiaires à l'abri.
- Deuxièmement, appeler du renfort.
- Troisièmement, maîtriser Yvon.
- Quatrièmement, le conduire à sa chambre.
- Cinquièmement, attendre le psychiatre pour savoir si on pouvait, ou non, l'isoler et si oui, pour combien de temps.

L'infirmier s'est occupé des doigts d'Yvon dès qu'il fut en mesure de pouvoir l'approcher sans danger. À la vue du psychiatre, le patient s'est mis à crier autant qu'il le pouvait. Voyant cela, le psychiatre nous recommanda de le retourner de facto aux soins intensifs et de voir à qu'il ait un service privé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, jusqu'à nouvelle expertise. Le manque de planification et de communication étaient en cause dans presque quarante-cinq pour cent de ces cas. En cinq ans, soit entre 1980 et 1985, le manque de communication s'est révélé être, selon moi, un facteur de gaspillage important conduisant souvent à une dégradation des services. L'institution était un service social et donc, politique. En mai 1985, le président Reagan, par l'entremise du Sénat, a prélevé, sur le budget militaire, de l'argent qu'il entendait injecter dans les programmes sociaux. Le déficit extérieur américain étant alors colossal, un climat de crise s'était alors naturellement installé au Canada et au Québec. Le discours institutionnel avait changé. Le système de communication, les fusions, les stratégies, les modifications des attributions et les remises en question étaient entrés dans une logique de concertation. Malheureusement, nous avons fréquemment dû assister à une dégradation des services et à un certain laisser-faire en matière de critiques. L'affaiblissement du syndicat était général. Nos représentants syndicaux avaient même été quelquefois désavoués par la base. Ce qui a fait l'originalité de cette période, c'est que rien ne correspondait à la réalité. Elle a joué un rôle décisif quant à ma façon de voir les

institutions psychiatriques. Elles étaient devenues la territorialité des angles morts.

Jean revint dans la cuisine, essoufflé et nerveux: « C'est quoi avoir peur? As-tu peur, toi? Lui y'a peur? Pourquoi moi j'ai pas peur? »

-O.K.! O.K.! ON SE CALME! Qu'est-ce qui s'passe mon Jean?

Jean: C'est Victor, y dit que Goblet est mort.

-Qui ça Goblet?

Jean: Goblet dans Sol et Goblet. C'est pas vrai qu'y est mort, Goblet? Dis que c'est pas vrai que Goblet est mort!

Puis Victor s'amena, sa culotte pleine de m... Victor était incontinent.

Jean: Pourquoi Victor y'a chié dans ses culottes? Y va-tu mourir, Victor, si y chie tout le temps dans ses culottes? Y va-tu mourir comme Goblet? Sol y'est vivant, lui? Victor y va-tu aller à toilette avant de mourir?

Henriette: POUL PO POUL d'la marde, POUL PO POUL POUL d'la marde, POUL POUL PO POUL...

Réal entra en riant à tue-tête. Réal était sourd, mais chaque fois que Victor déféquait dans son pantalon et que ça sentait mauvais, ça le faisait rire aux éclats. Josette, quant à elle, était revenue de chez sa mère, où elle avait passé la fin de semaine. Cette dernière se plaignait constamment. Alors bien évidemment, en entrant dans le groupe, elle ne put s'empêcher de lâcher:

-Ça sent ben mauvais, donc! Ah! Les fonctionnaires, j'te dis que ça fait pas grand-chose!

Ici, je suis passé à deux doigts de lui répondre: « Garde-la donc chez vous, ta fille, pis occupe-toi s'en! ». Mais j'ai préféré rester poli. J'ai reconduit Victor aux douches et lui ai remis une serviette, ainsi qu'une débarbouillette et des vêtements propres. Victor était autonome, mais seulement jusqu'à un certain point. S'il pouvait se laver sans supervision, il ne pouvait choisir ses vêtements seul. La mère de Josette profita de ce moment pour se plaindre à l'effet que je ne m'occupais pas suffisamment de sa fille:

-Pour quelqu'un qui revient d'une fin de semaine, vous avez pas la façon longue! lui répondis-je.

Et là, Victor se mit à crier parce que Gyslain lui avait volé sa bouteille de parfum!

Mère de Josette: Ben voyons... y crie comme un fou!

-Excusez-moi, Madame, mais vous devriez quitter le groupe... les patients sont perturbés et j'ai besoin de toute mon attention.

Mère de Josette: C'est ça... dites-moi donc de crisser l'camp, tant qu'à y être! J'vas me plaindre au directeur.

-C'est ça, Madame, allez vous plaindre au directeur, mais s'il vous plaît, quittez le groupe!

Et Victor de piquer une crise et de lancer tout ce qui se trouvait à sa portée. J'ai donc appuyé sur le bouton de mon télé-avertisseur, lequel actionnait automatiquement l'alarme du service de la sécurité.

Gyslain adorait ce genre de situation. Il souhaitait se voir gravement blesser afin qu'on le transporte à l'hôpital Général en ambulance. Là, il demanderait au chauffeur d'activer la sirène juste pour lui faire plaisir. Gyslain aimait également passer des rayons-X et qu'on lui fasse des points de suture.

Les agents de sécurité arrivèrent quelques minutes plus tard, non sans avoir demandé à la mère de Josette de quitter le groupe. J'étais si occupé, que je ne m'étais même pas rendu compte qu'elle était revenue pour savoir comment je comptais me sortir de cette situation. À croire qu'elle n'avait pas du tout apprécié d'être ainsi chassée puisqu'elle est partie en claquant la porte, criant que nous n'étions que des incompetents et qu'elle irait faire un rapport à notre sujet. Le directeur de l'hôpital n'en pouvait plus de l'entendre parler des rapports qu'elle voulait faire. Même le psychiatre se sauvait lorsqu'il l'apercevait! Un jour, une psychologue nouvellement embauchée l'avait interrogée à propos de ce qui n'allait pas. La pauvre ne savait alors pas dans quelle galère elle allait se retrouver!

Les agents de sécurité parvinrent à maîtriser Victor et à le conduire à sa chambre. L'infirmier lui fit une injection puis resta quelque temps avec lui.

Là-dessus, le téléphone sonna et c'est Marcel qui répondit. Marcel était celui que j'appelais la « mémère du groupe ». C'est qu'il voulait toujours tout savoir. Il savait qu'il n'avait pas le droit de répondre au téléphone, mais c'était plus fort que lui. Juste avant qu'il ne raccroche, je l'entendis dire: « demain après-midi à deux heures ».

-Marcel... tu sais que tu n'as pas le droit de répondre au téléphone. Qui a téléphoné et qu'est-ce qu'il voulait?

Marcel: C'est la mère de Josette. À voulait savoir c'est quand le rendez-vous de Josette chez le dentiste. Je lui ai dit que c'était mercredi.

-Comment ça se fait que tu sais ça, toi?

Marcel: C'est écrit dans le cahier de communication.

-Tu sais que t'as pas le droit de lire dans ce cahier-là, c'est pas tes affaires!

Jean: Y mourra pas, Marcel, parce que y'a lu dans le cahier?

Josette : J'veux pas aller chez le dentiste. J'ai peur.

Henriette: POUL PO POUL dentiste POUL PO POUL POUL dentiste POUL.

Gyslain boudait parce que Victor ne lui avait pas fait de blessure et qu'il n'avait pas eu son tour en ambulance. Yvon se trouvait aux soins intensifs, Victor dans sa chambre, Luc n'était pas encore réveillé et Réal prenait sa douche. Le déjeuner était terminé et la mémère de Marcel prévint Jean, Josette et Gyslain qu'il ne restait que cinq minutes avant leur départ pour les ateliers protégés. Effectivement, dix minutes plus tard, l'autobus devait les prendre à son bord pour les conduire tous les quatre au lieu des ateliers, lesquels dureraient la journée entière.

Ouf! Ne restait qu'Henriette, Yvon, Luc, Victor et Réal. Yvon en avait pour une semaine aux soins intensifs et de son côté, Victor n'en menait pas large. Il serait donc à l'écart pour l'ensemble de la journée, un infirmier ayant été déplacé pour s'occuper de lui. En fait, il ne me restait qu'Henriette, Luc et Réal.

Merde!!! En ouvrant la porte de l'armoire de cuisine, voilà que je me rendis compte que les couvercles de chacun des pots qui s'y trouvaient avaient disparu. Les couvercles des pots de beurre d'arachide, de fromage en crème et de confiture avaient tous disparu! J'ouvris ensuite la porte du réfrigérateur pour constater à nouveau que tous les bouchons de bouteilles d'eau, de boissons gazeuses, de jus et autres manquaient eux aussi.

-Luc!!!, criais-je alors.

Luc collectionnait les couvercles et les bouchons... c'était là sa passion! Il avait échappé à mon attention durant quelques minutes et il n'en fallut pas davantage pour qu'il fasse une razzia dans l'armoire et le réfrigérateur. Sa chambre était remplie de boîtes, de couvercles et de bouchons. Les visiteurs, tout autant que les intervenants, lui en donnaient régulièrement. Mais le petit sacripant savait parfaitement qu'il n'avait pas le droit de faire ce qu'il venait de faire. Je lui ai donc expliqué pour la centième fois que ce faisant, il gaspillait la nourriture et qu'en guise de punition, il serait privé de collation pour le reste de la semaine.

Témoin de la scène, Réal enleva l'un de ses souliers pour frapper Luc au visage. Du coup, ce dernier se mit à hurler. Je dus maîtriser Réal en plus de lui faire comprendre, à l'aide de gestes, que lui non plus n'aurait pas de collation pour le reste de la semaine.

Réal était sourd de naissance mais faisait semblant de tout comprendre ce qui se disait autour de lui. À tel point, que les visiteurs ignorant ce fait ne se rendaient même pas compte de sa surdité.

Luc: Demain matin, on va manger des œufs pis j'vas en écraser un dans le front de Réal.

Ce cher Réal, qui bien évidemment n'avait rien compris, adressa un beau sourire à Luc. Pour un certain temps, dans un certain espace, nous avons divisé le temps en secondes, en minutes, en heures, en jours, en semaines, en mois, en années. Que sont devenues pour moi ces années de production? Qu'ai-je produit? Quelles connaissances ai-je acquises? De retour à la maison, cette même journée, j'ai écrit sur un bout de papier: «J'éternise en d'inutiles attentes le son de mes monstres sourds qui caressent les épaves latentes au creux de mes rêves mous.».

Le lendemain après-midi, une surprise m'attendait. On m'avait trouvé, sur la liste de rappel, un ajout clinique, c'est-à-dire un intervenant qui, de temps en temps, viendrait me prêter main forte. Il se nommait Vincent. Dès les premiers instants, je me suis rendu compte qu'il était du genre « têteux » et que j'aurais bien du mal à le supporter. Bref, j'aurais préféré un patient de plus que ce Vincent. Aussitôt les présentations faites, il me demanda s'il pouvait consulter les dossiers. Dans sa main droite, il tenait le dernier numéro du journal « Psychologie », qu'il déposa sur le comptoir de façon à ce que je puisse bien lire le mot « psychologie » écrit en grosses lettres sur la couverture. Il avait le

visage grave et le fond des yeux vert. Je lui ai offert un café pour l'entendre me répondre:

-Non, je ne fume pas.

Je ne comprenais pas. Était-ce une plaisanterie ou voulait-il me signifier qu'en plus de ne pas boire de café, il ne fumait pas? Je me trouvais à l'observer en silence lorsqu'il me demanda:

-Ça marche?

-Pas pire.

Vincent: Ça ne fait rien.

Je me demandais, dans ma tête, comment ce type pouvait se permettre de me dire que ça ne faisait rien... Je lui demandai s'il s'agissait de sa première journée de travail en institut psychiatrique. Il a penché un peu la tête, comme s'il forçait son attention pour écouter, a traversé l'espace qui le séparait d'une chaise berçante et s'est assis comme s'il avait renoncé à tout. Puis il me dit: «Ce qui est pourri ne guérit jamais». J'ai trouvé sa psychologie un peu rudimentaire et me suis demandé: « Mais quelle sorte d'illuminé m'a-t-on envoyé pour m'aider? ». Tout à coup, il s'est levé pour lancer énergiquement: « Oui, c'est ma première journée ici, mais j'ai fait un stage de trois mois dans une autre institution ». Immobile dans le cadre de la porte, Marcel, la mémère, écoutait silencieusement notre conversation. Jean le bouscula avant d'aller se planter en face Vincent.

Jean: T'es-tu immortel, toi?

-Non, je ne suis pas immortel, de répondre Vincent un peu craintif.

Voilà que mon têteux venait de tomber dans le panneau! Je décidai alors de ne plus le lâcher d'une semelle. Il aurait mieux valu qu'il se familiarise avec la routine du groupe avant de chercher à consulter les dossiers. Je ne l'aimais vraiment pas, ce gars. Pour moi, il représentait le genre de petit prétentieux qui sentait la misère et qui avait un important besoin de perception.

Jean: Si t'es pas immortel, ça veut dire que tu vas mourir?

Vincent: Oui, comme tout le monde, mais pas tout de suite.

Jean: Le cœur du frère André, y'é-tu mort?

Vincent: Un cœur, ça ne meurt pas.

Une porte donnant accès à la grande salle s'est alors ouverte.

-Es-tu content? m'a demandé le directeur, tu vas enfin avoir quelqu'un pour t'aider!

Vincent me fixait droit dans les yeux, comme si toute sa vie dépendait de ma réponse. J'ai alors répondu au directeur qu'après lui avoir fourni toute l'information nécessaire, Vincent deviendrait certainement le meilleur intervenant de l'hôpital. J'ajoutai à cela que notre homme avait l'étoffe d'un psychiatre. « Tant qu'à en mettre, me dis-je, aussi bien mettre le paquet! ».

Directeur: Pendant les dix prochains jours, tu feras son évaluation en terminant de travailler et tu glisseras l'enveloppe sous ma porte, car je pars en vacances pour trois semaines.

Je lui répondis que je n'avais nullement l'intention d'évaluer qui que se soit, que cela n'entraînait nullement dans mes fonctions et que personne, sinon lui-même, ne pouvait émettre d'évaluation puisque la chose relevait de son propre mandat. J'ajoutai:

-Si j'ai un motif sérieux de me plaindre, je ferai les démarches nécessaires. À part ça, il peut très bien faire son auto-évaluation et vous pourrez en discuter tous les deux à votre retour.

Directeur: Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénients.

M'étant tourné vers Vincent, je précisai:

-Attention, une bonne auto-évaluation ne garantit pas les compétences de quelqu'un...

Vincent: J'ai lu un article dans la revue Psychologie qui disait, à quelques mots près, exactement ce que vous venez de dire.

Le directeur semblait content de la réponse de mon têtueux. Il a posé la main sur son bras et lui a souhaité bonne chance avant de quitter la pièce. Visiblement fier de lui, Vincent m'expliqua qu'il connaissait une approche à base d'huiles essentielles, s'appuyant sur le principe de la psychologie des bains flottants. Je ne savais plus si j'allais l'appeler mon têtueux ou mon illuminé lorsqu'il se mit à me parler de l'acupuncture et du flux d'énergie pouvant être perturbé par plusieurs facteurs. Puis j'ai profité d'un instant de silence pour lui

demander d'effectuer une sortie à l'extérieur avec un ou deux patients, ne serait-ce que pour faire quelque fois le tour de l'hôpital, visiter le jardin et prendre connaissance des environs. Marcel, ne voulant rien manquer, se mit à crier: « Moi! Moi! Moi! ». Et Jean de dire: «Moi aussi! Je veux aller me promener dehors.». Vincent me demanda si cela faisait partie de son travail.

-Bien sûr. Si j'te le demande, ça fait partie de ton travail.

Vincent: Mais je suis un éducateur spécialisé et je pensais que mon travail relevait plus des... .

Je l'interrompis aussitôt. Il commençait à me faire perdre les nerfs et avec neuf patients à ma charge, j'en avais déjà suffisamment sur les bras. Je n'avais pas le temps de lui expliquer son rôle d'éducateur spécialisé. Je lui dis donc:

-Écoute, Vincent! Et écoute-moi bien! Tu as déjà lu « Le Meilleur des mondes » d'Aldous Huxley? C'est un monde où des médecins et des psychologues s'attardent à conditionner chaque individu d'après des renseignements minutieux. Pour te citer ce qui y est dit: « Ton travail ne se définit que par de minutieuses préoccupations dont l'étendue déterminera au fil des ans s'il existe un lien logique entre ce que tu fais et la structure contextuelle des comportements, la prise en compte des motivations intrinsèques et extrinsèques, ainsi que conscientes et inconscientes des patients dont tu as la charge ».

Vincent m'a alors regardé comme si j'étais drogué au lithium. Bien qu'il n'avait pas encore saisi qu'il me faisait monter en adrénaline, j'étais au moins parvenu à lui clouer le bec. Il sortit de la pièce en compagnie de Jean et Marcel pour la promenade extérieure. Les trois venaient tout juste de quitter quand le téléphone sonna.

-Unité huit cent vingt-trois, groupe cinquante-quatre, bonjour?

J'entendis un grand éclat de rire à l'autre bout du fil, suivi d'un:

-Salut! C'est Turgeon.

J'étais content d'entendre sa voix.

Turgeon: Y paraît que t'as reçu un nouvel intervenant flambant neuf?

-Parle-m'en pas... y vient de finir son CEGEP en éducation spécialisée pis y s'prend pour un psychiatre!

Turgeon : Fais-lui un toucher thérapeutique.

-Un quoi?

Turgeon : Donnes-y un coup de pied dans l'cul!

J'ai éclaté de rire avant de lui demander la raison de son appel. Il m'a répondu qu'il était en rotation d'hôpital et qu'il travaillait aux soins intensifs.

S'il m'appelait des soins intensifs, c'était fort probablement pour me parler d'Yvon. Effectivement, celui-ci, m'apprit-il, était revenu dans le groupe, sa place aux soins intensifs devant être occupée par le patient du 811 qui venait de lancer une télévision par la fenêtre. À la lueur de cette information, je compris aussitôt pourquoi on avait envoyé un intervenant pour m'aider. Yvon requerrait des soins privés et de ce fait, rien n'allait changer pour moi. Une fois de plus, je m'étais montré naïf. Pendant quelques minutes j'avais réellement cru que le nouvel intervenant servirait à alléger ma charge de travail au sein du groupe... le directeur devait se tordre de rire! Pauvre Vincent... il ne savait pas dans quoi il s'était embarqué.

Le téléphone sonna à nouveau.

-Unité huit cent vingt-trois, groupe cinquante-quatre, bonjour?

-C'est encore moi, Turgeon.

-Oui?

Turgeon : Prends-tu le premier ou le deuxième souper?

-Y faut que j'en parle avec mon têteux.

Turgeon: Pis y'é têteux en plus! Pas autant que toi quand t'as commencé à travailler, j'espère?

Quand Vincent est revenu de sa promenade, il avait presque la larme à l'œil. Jean l'avait presque rendu fou avec ses questions et Marcel, la mémère, lui avait expliqué la routine du soir dans ses moindres détails.

Vincent: Y paraît que je vais rester seul dans le groupe durant ton souper?

-Oui, c'est comme ça que ça marche.

Vincent: J'ai pas assez d'expérience pour rester seul, c'est ma première soirée.

-J'peux demander à l'infirmier de passer l'heure avec toi...

Vincent: L'infirmier va penser que j'ai peur de rester seul.

-Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

Vincent: Sais pas...

-O.K., tu vas prendre le premier souper et tu m'ramèneras un sandwich de la cafétéria. J'prendrai le deuxième souper tranquille dans la cuisine et tu feras comme si j'étais pas là.

Vincent: Merci.

Dès que Vincent se fut éclipsé, je téléphonai à Turgeon pour lui dire que je passerais mon heure de souper dans le groupe.

Turgeon: T'aimes mieux souper avec ton têteux qu'avec moi?

-Y'a peur de rester tout seul.

Turgeon: Pauvre p'tit.

-Tu peux venir souper dans mon groupe, si tu veux.

Turgeon: Tu vas me présenter ton têteux?

-Oui, pis tu m'diras si je me trompe...

Turgeon: C'est Vincent comment?

-Bonne question!

Turgeon: Demande à Marcel, j'suis certain qu'y le sait.

-Marcel? Viens ici, une seconde, j'ai une question pour toi.

Et Marcel de presser le pas dans ma direction.

-Dis donc, c'est quoi le nom de famille de Vincent?

Marcel: Bilodeau. Vincent Bilodeau. C'est le fils du gros qui travaille à l'entretien. Sa mère pis son père y restent pu ensemble depuis longtemps. Y voyage en autobus pis y'aime pas le café.

-OK. Merci.

Turgeon riait à l'autre bout du fil.

-Pis... viens-tu souper dans le groupe?

Turgeon: OK.

-Si tu passes à la cafétéria, apporte-moi donc un Coke, j'ai oublié de le demander à mon commissionnaire.

Turgeon: T'en rappelles-tu comment on s'était fait écœurés quand on a commencé?

-Mets-en!

Turgeon: Ça fait un maudit bout d'temps de ça...

-J'y pense... y'a-tu des vidéos aux soins intensifs?

Turgeon: Oui, on en a une tonne de copies!

-Prête-nous en une, pour ce soir, on va regarder ça avec le groupe.

Turgeon: Veux-tu du pop-corn avec ça?

-Non, c'est beau. J'te laisse.

Henriette:POPOUL!

-Henriette!!! Reste tranquille!!! Achale pas Yvon!!!

Henriette: POUL POPOL têteux POUL têteux POUL POPOUL têteux POUL.

-Henriette!!! Arrête de dire ça!!!

Henriette: Têteux POUL têteux POPOUL POUL.

-HENRIETTE!!! Arrête ça!!! Ça va faire!!! »

En début de soirée, tout le monde s'est installé au salon. Le titre du film? Le Roi lion. Je l'avais vu au moins cinquante fois, mais tout le groupe l'aimait. Je me devais juste de porter une attention particulière à Luc, car il avait déjà piqué un boîtier de film pour mettre ses bouchons à l'intérieur. Yvon semblait calme et détendu tandis que Marcel parlait tout le temps. Mais heureusement, il était facile de le ramener à l'ordre. Jean pleurait de temps en temps et cherchait à savoir si la cassette allait se briser avant la fin du film. Réal regardait de tous ses yeux tout en essayant de comprendre. Victor et Josette étaient assis un à côté de l'autre et se tenaient par la main. Gyslain, lui, semblait grandement intéressé par le film, peut-être même un peu trop. Il devait probablement attendre le bon moment pour aller voler quelque chose dans une des chambres. Quant à Vincent, celui-ci donnait l'impression d'apprécier sa première soirée. L'ayant trouvé fort habile, dans ses interventions, au moment du souper, je décidai de lui accorder une latitude

absolue. C'était pour moi la meilleure façon de tester son tempérament.

Une fois le film terminé, tout le monde s'est brossé les dents et «in the bed, bonne nuit, beaux rêves!». Je regardais Vincent intervenir auprès des patients lorsque tout à coup, je me suis rappelé à qui il ressemblait. J'avais déjà vu ce visage maintes et maintes fois. Vincent ressemblait au valet de trèfle. Comme un flash-back, j'eus l'impression d'avoir déjà vécu cet instant. Il me semblait que le pouvoir d'attraction que pouvait exercer la lune sur la mer rendait moins pénible la chaleur de cette soirée du mois d'août. Je croyais si fort à ces images que je sursautai lorsque le téléphone sonna.

Turgeon: C'est moi... Ça te tentes-tu de caller malade demain?

-Pourquoi?

Turgeon: J'emmène la famille se baigner au lac Champlain.

-J peux pas, y faut que je supervise Vincent.

Turgeon: Fuck Vincent! Y vont l'mettre avec un temps partiel... faut qu'y apprenne à se débrouiller!

-J pense à ça pis j'te rappelle.

Je me suis souvenu que Marcel avait dit que Vincent voyageait en autobus. Je lui ai dit que la soirée s'était bien passée et que s'il voulait partir une dizaine de minutes plus tôt, il aurait le temps de prendre l'autobus devant l'hôpital. Avant même qu'il me réponde, je lui demandai où il habitait.

Vincent: J'habite tout près du métro Jarry.

-Si tu veux un lift, j' passe devant le métro Jarry pour aller chez moi. Ça m'rallonge même pas...

Vincent: J'accepte, à condition que tu fumes pas dans l'auto.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je me disais: « Pour qui il se prend? Y'est malade! Ça s' peut pas! ». Puis j'ai téléphoné sur le champ à Turgeon pour lui dire:

-O.K., c'est beau pour demain. Téléphone-moi pour me réveiller.

Et je dis à Vincent:

-Sais-tu... finalement, y va falloir que tu prennes l'autobus. Y'a une connexion qui s'fait pas entre nous deux. C'est probablement de ma faute puisque tu viens juste de commencer. On va s'parler de tout ça dans le courant de la semaine. On va essayer de se donner une chance parce que la situation me semble stressante pis frustrante. En attendant, pense à tout ça et essaie de trouver une solution pour que ça aille mieux. J'vais faire la même chose de mon côté.

Le surlendemain, je me dirigeais en direction de l'hôpital et je pensais à quel point la journée de congé de la veille m'avait fait du bien. En entrant dans la grande allée bordée d'arbres, j'observai pour la cent millième fois le panneau où il était indiqué « Hôpital psychiatrique » et m'interrogeai sur la pertinence du mot « hôpital ». Car l'institution pour laquelle je travaillais depuis des années n'avait plus rien d'un hôpital. Plus tard, en baignant le groupe, le soleil matinal rendait l'atmosphère heureuse. La chaleur ne cessait de progresser. Encore quelques heures, et il nous faudrait baisser les toiles.

Réal se berçait et tournait les pages d'un vieux catalogue de Canadien Tire. Il était sourd et pourtant, par je ne sais quelle magie, le moindre bruit lui faisait tourner la tête dans la bonne direction. Même quand le téléphone sonnait, il regardait en plissant les yeux en direction de ce dernier. Je le connaissais depuis son tout jeune âge et son comportement m'avait toujours impressionné. En me voyant, il se leva de sa chaise pour venir me montrer la page réservée aux lampes de poche. Par la suite, il mit la main sur ses yeux et me montra des batteries. Je lui fis signe que « oui » en faisant rouler mon bras vers l'avant. Il comprit que je lui disais un peu plus tard et m'adressa un grand sourire. C'est là que Marcel passa pratiquement par-dessus la chaise berçante pour venir s'allonger de tout son long sur le plancher. Puis, tel un ressort, il se releva et commença à me parler en empruntant un débit à ce point rapide, que c'est tout juste s'il parvenait à respirer.

-Hier, Victor y'a donné un coup de bouilloire sur la tête de Gyslain parce qu'il lui a piqué sa montre. Gyslain saignait partout, pis y'a fallu l'envoyer à l'hôpital pour faire des points, pis peut-être pour une fracture du crâne. Y'ont fait marcher la sirène. Gyslain y devait être content! Y vont le garder sous observation, puis y va revenir dans le groupe samedi. Josette a téléphoné à sa mère pis à y'a toute raconté. Sa mère est venue engueuler Vincent d'avoir laissé traîner la bouilloire. A va se plaindre. Le temps partiel y'a dit que c'était pas la faute à Vincent, que c'était lui qui avait oublié de cacher la bouilloire en bas de l'armoire de la cuisine. Y'ont mis Victor en cellule, pis y'a chié partout dedans.

Y'a pas voulu ramasser sa marde. Le gars de l'entretien était en maudit après lui.

Pendant que la mémère me racontait la journée de la veille, je sentais que quelqu'un tirait sur la bouteille d'eau que je tenais dans la main droite. C'était Luc qui essayait de dévisser le bouchon.

-Luc, pourquoi tu fais ça?

Luc: Pour avoir le bouchon.

-Tu sais qu'on fait pas ça?

Luc: C'est plus fort que moi!

-Pis moi, qu'est-ce que j'veis faire si toute mon eau tombe sur le plancher?

Luc: La champlure est pleine d'eau, t'en remettra dedans.

Henriette: POUL POPOUL manger, POUL PO POUL manger, POUL manger, PO POUL POUL manger.

Yvon entra à son tour dans la pièce avec un paquet de boîtes de céréales vides.

-Qui t'a donné ça?

-C'est la fille des loisirs, a répondu Marcel à la place d'Yvon.

-C'est pas à toi que j'ai posé la question.

Yvon: J'l'ai ai pas volées. J'te jure.

J'ai trouvé un peu bizarre qu'Yvon ait autant insisté sur le fait qu'il ne les avait pas volées. Je décidai donc de téléphoner plus tard aux loisirs pour en savoir davantage. À son tour, Jean pénétra dans la pièce.

Jean: Gyslain y'é mort à l'hôpital. C'est-tu vrai qu'y est mort, Gyslain? Dis que c'est pas vrai qu'y est mort. Hier, on a mangé des hamburgers. Y'étais-tu mort, le bœuf, dans les hamburgers? Gyslain y'en a mangé des hamburgers, pis y'é à l'hôpital. Y'é pas mort le bœuf que j'ai mangé. Dis qu'y est pas mort. Le bon Dieu, y'é-tu mort au ciel? Victor, y va-tu mourir avec le bon Dieu? Le bœuf, y'é-tu avec le bon Dieu? Si y'é avec le bon Dieu, ça veut dire qu'y est mort, mais y'é pas mort, le bœuf. Dis qu'y est pas mort le bœuf.

Henriette: POUL PO POUL manger, POUL manger, POUL PO POUL manger.

Jean: Henriette, est-ce qu'à va mourir si à dit toujours PO POUL?

-OK. On se calme! Le déjeuner s'en vient. Tout le monde à table.

Bien que Vincent se trouvait dans la cuisine, je n'avais pas remarqué sa présence.

Vincent: Salut! J'suis content que tu sois là.

-Ça a l'air qu'y a eu pas mal de problèmes, hier?

Vincent: Parle-moi s'en pas! L'eau nous pissait dans l'dos tellement c'était humide!

-Dans ce temps-là, tu mouilles une serviette, tu la tords, pis tu la mets autour du cou.

Vincent: Comment ça s'fait que les fenêtres s'ouvrent juste à moitié?

-Pour pas qu'un patient se lance en bas.

Vincent: C'est déjà arrivé?

-Oui.

Vincent: T'as dû capoter.

-Oui.

Vincent: C'était-tu un patient de ton groupe?

-Non, je le connaissais pas.

Vincent: Pourquoi y mettent pas l'air climatisé?

-Parce que ça peut être aussi dangereux que ça peut être bon.

Vincent: Y'annoncent la même chaleur pour aujourd'hui....

-C'est pas grave, si t'es game, on les amène tous à la piscine, aujourd'hui...

Vincent: Pour ça, je suis très game.

-Gyslain est à l'hôpital, ça veut dire qui nous en reste huit. On en prend quatre chacun.

Vincent: Est où la piscine?

-Juste en arrière de l'hôpital, à côté de la buanderie.

Vincent: Marcel me l'a pas montrée.

-C'est sûr que non, y'a peur de l'eau!

Vincent: Y'a vraiment peur de l'eau?

-Non, c'est surtout qu'y est paresseux. Ça y tente pas de s'essuyer, de se rhabiller, pis d'étendre son costume de bain. Y trouve que c'est trop d'ouvrage, y'aime mieux avoir chaud.

Vincent s'était rendu compte que Marcel était caché à côté de l'armoire pour écouter notre conversation.

Vincent: On l'prend par les pattes pis par les bras, pis on le pitche à l'eau tout habillé. Qu'est-ce que t'en penses?

-Tu commences à travailler à mon goût.

Vincent: Le temps partiel m'a parlé de toi.

-Qu'est-ce qui t'a dit?

Vincent: Que l'important, pour toi, c'est que les patients aient du fun.

-C'était qui le temps partiel?

Vincent: Jerry.

-C'est vrai ce que Jerry t'a dit. Y'a pu personne qui s'amuse pis les patients s'ennuient. Avant, on faisait du camping sur le terrain de l'hôpital. La menuiserie nous fournissait le bois pour faire des feux de camp. Les gars de la cuisine faisaient des sandwiches. On achetait des chips... de la liqueur. On faisait connecter des tuyaux d'arrosage... on s'arrosait, pis on se tirait. Ça criait, ça riait, ça courait, ça se garochait à terre, ça roulait pis crois-moi, le soir, ça dormait comme des marmottes. Y'en avait qui pissaient dans leur sleeping, mais c'était pas grave! Les gars de la buanderie nous en donnaient d'autres, pis y relavaient ceux qui étaient mouillés. Ça durait une semaine. Une semaine de vrai bonheur. Pas d'intervenants constipés qui ont peur de prendre des initiatives... le vrai bonheur, j'te dis.

Vincent: Pourquoi ça a changé?

-J'aime mieux t'en parler une autre fois. Si je t'explique tout ça tout de suite, tu vas te rendre compte que ce que t'as appris au CEGEP, c'est pas la réalité, pis tu vas perdre le feu sacré.

Vincent: Promets-moi de m'en parler un peu plus tard.

-O.K. Un jour... Pour l'instant, j'suis de bonne humeur, ça me tente pas de me mettre en maudit.

Vincent: Aujourd'hui, on va s'arranger pour que les patients aient du fun. Ça marche?

-Yes Sir! J'commence à pas t'hair pantoute, toi!

Marcel est apparu dans le cadre de la porte. Il avait déjà mis son costume de bain, sa serviette autour du cou et ses sandales aux pieds.

Vincent: T'écoutes aux portes, maintenant?

Marcel: Non, non, j'ai rien entendu.

Je demandai à Marcel pourquoi il avait mis son costume de bain.

Marcel: Pour aller à la piscine.

-Comment ça se fait que tu sais qu'on va à la piscine?

Marcel: J'ai deviné.

-T'es sûr que tu me contes pas un mensonge?

Marcel: Juré craché!

Et Marcel de cracher par terre.

-Maudit gros cochon!

Puis Marcel lava le plancher avec ses mains.

-Arrête ça tout de suite, pis va te laver les mains.

Marcel: Tu m'as traité de cochon, pis on n'a pas le droit de se crier des noms.

J'ai pris Marcel par le cou et fait semblant de mettre sa tête sous le robinet, ce qui le fit éclater de rire.

-Dis-moi que tu feras plus jamais ça.

Marcel: Juré craché.

Cette fois, Marcel prit soin de cracher dans le lavabo.

-Tu continues à faire ton smart?

Ce cher Marcel était crampé de rire et avait peine à se tenir sur ses jambes tellement il riait:

-O.K., c'est promis, je crache plus jamais nulle part!

Luc: Moi, j'peux pas aller me baigner avec vous autres, j'ai rendez-vous avec le psychologue.

-Ton rendez-vous est annulé, le psychologue est en vacances.

Luc: Tant mieux, j'comprends rien à ce qui dit.

-Qu'est-ce qui dit le psychologue?

Luc: Y dit que parce que j'ai pas de parents, c'est le curateur public mon père.

-Pis toi, qu'est-ce que t'as répondu?

Luc: Que j'aimais mieux le Père Noël, parce que le curateur public y'é jamais venu me voir, pis y m'a jamais fait de cadeaux.

Vincent et moi étions tordus de rire pendant que Luc se montrait tout fier d'être à l'origine de cette bonne humeur. Il s'est alors joint à nous.

Jean: Le Père Noël y sait-tu nager? Marcel y'a-tu mis son costume de bain parce qui veut se noyer? Le Père Noël c'est-tu vrai qu'y existe pas? J'vas-tu mourir, moi, un jour? Le Père Noël, y'é-tu mort cloué? Y savait-tu nager, Jésus? Y'avait-tu des cadeaux, à Noël, Jésus?